

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les amitiés radicales

Camille Toffoli

Numéro 324, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90908ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Toffoli, C. (2019). Les amitiés radicales. *Liberté*, (324), 4–5.

Tous droits réservés © Camille Toffoli, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Les amitiés radicales

CAMILLE TOFFOLI

Depuis quelques années, les notions de polyamour et de couple ouvert semblent plus que jamais au goût du jour. À la librairie où je travaille, on vend toutes les semaines, à de jeunes couples comme à des célibataires, plusieurs exemplaires des fameuses *Luttes fécondes* de Catherine Dorion. Malgré certains passages rafraîchissants et quelques formules bien tournées, cet essai paru il y a deux ans chez Atelier 10 ne m'a pas conquise, mais sa thèse générale comporte une critique intéressante. Le désir sexuel et amoureux, à l'instar des élans de contestation politique, est freiné lorsqu'on cherche à l'encadrer dans des structures trop restrictives. Le couple monogame, tout comme les grandes organisations politiques, est une institution qui limite les rencontres et les actions spontanées. *The Ethical Slut*, de Dossie Easton et Janet Hardy, grand classique de la littérature sur le polyamour, dont la première édition date de 1997, connaît aussi un surprenant regain d'intérêt depuis les dernières années. Il serait sans doute exagéré d'affirmer que le polyamour est devenu consensuel – le jour où des gens pourront parler de leur couple ouvert dans leurs soupers de famille sans craindre de créer un émoi n'est certainement pas arrivé –, mais la popularité grandissante de ce type de textes laisse croire que la remise en question de l'impératif de la monogamie est de moins en moins marginale.

Si ces réflexions paraissent à la mode, elles sont menées depuis longtemps dans certains milieux queer, féministes et d'autres communautés identitaires plus marginales, qui associent ces manières non exclusives d'aimer moins à des préférences sexuelles qu'à une contestation de la monogamie comme système. Cela implique de considérer l'amour *total* et exclusif

non plus comme un penchant naturel, mais bien comme une construction sociale, une tradition culturelle sur laquelle reposent les définitions légales de la cellule familiale ainsi que tout un modèle économique qui favorise la co-dépendance des conjoints. S'affirmer comme non-monogame, dans cette optique, ne signifie pas seulement «vouloir plus de sexe»; cela équivaut aussi – surtout – à refuser le rêve du ménage idéal et autosuffisant, de la maison unifamiliale et de la minifourgonnette remplies de bambins. Je ne suis pas certaine que tous les partenaires qui cherchent à «changer les paramètres de leur couple» sont portés par cette profonde volonté de subversion. Au contraire, je me demande souvent si cette «ouverture» ne sert pas, finalement, à sauver l'unité dont les critiques radicales de la conjugalité traditionnelle cherchent tant à se défaire. La récente série télévisée britannique *Wanderlust* met bien en scène cette sorte de dynamique circulaire. Elle présente deux quinquagénaires qui, après avoir mené ensemble une vie familiale rangée pendant plus de vingt ans, réalisent que la passion charnelle qui les animait jadis a graduellement disparu. Refusant de voir cet écueil les séparer, animés par un désir sincère de rester ensemble, ils s'autorisent à entretenir de nouvelles fréquentations chacun de leur côté. Ils se décrivent leurs escapades respectives, des repas jusqu'aux caresses échangées avec leurs nouveaux partenaires, et une sorte de magie opère alors: le désir qui s'était éteint est ravivé et ils recommencent à s'envoyer en l'air sur la banquette arrière de leur voiture comme dans leurs jeunes années. Il y a peut-être autant de raisons d'ouvrir son couple que de personnes qui s'aventurent dans cette avenue, mais ce type de scénario, qui me paraît récurrent, où le libertinage est employé comme un baume

sur l'usure affective et les tensions non résolues, permet de penser que l'hégémonie du couple ne s'achève pas nécessairement avec la fin de l'exclusivité. Il laisse croire, aussi, qu'il faut peut-être envisager cet ébranlement des conventions que promet le polyamour sous d'autres angles, lui trouver d'autres visages.

○ ○ ○

J'ai découvert récemment un superbe entretien avec Michel Foucault, «De l'amitié comme mode de vie», publié initialement en 1981 dans la revue *Le Gai Pied*. Le philosophe y explique que ce qui apparaît troublant pour plusieurs avec l'homosexualité masculine est, à son sens, moins le fait qu'un homme couche avec un autre homme, que le rejet de l'institution du mariage et de la famille que sous-tend la non-hétérosexualité. Il associe l'homosexualité à une posture de marginalité à partir de laquelle il devient possible de développer des rapports humains qui ne sont pas normés, qui sont pluriels parce qu'ils n'appellent pas à des engagements exclusifs. Il décrit son propre réseau social comme un tissu de relations à la frontière de l'amour et de l'amitié: des hommes avec qui il partage, à des degrés divers, certains aspects de son intimité et de sa vie quotidienne. Ces modes d'être-ensemble, «auxquels une société un peu ratissée ne peut pas donner de place sans craindre [...] que ne se nouent des lignes de force imprévues», sont contestataires du fait qu'ils «introduisent l'amour là où il devrait y avoir la loi, la règle ou l'habitude». Les amitiés ne répondent jamais à des fonctions ou à des rôles préétablis et demeurent, de ce fait, difficiles à institutionnaliser ou à capitaliser. Il viendrait à peu de gens l'idée d'exiger d'une amie qu'elle nous consacre systématiquement une

part déterminée de son temps libre, qu'elle accepte de partager avec nous un compte de banque, ainsi qu'une partie de son revenu et de son réseau social. On ne verra jamais de cérémonie officielle où des amis se promettent fidélité à jamais devant la loi, ni de fête annuelle où les amies s'achèteraient massivement des bouquets de fleurs et des boîtes de chocolats *cheap*. On ne *performe* pas l'amitié comme on cherche à *performer* l'amour. Sans doute parce que les relations amicales sont rarement classées en tête de la liste des critères qui définissent une vie soi-disant heureuse et réussie. Je n'aurais jamais imaginé me sentir émue en lisant du Foucault, mais ce texte-là m'a particulièrement touchée. Parce qu'il laisse voir une parole bien personnelle – qualité rare chez les philosophes –, mais aussi parce qu'il reconnaît dans la manière dont se configurent les relations personnelles un potentiel d'ébranler l'ordre social. À qui nous confions-nous, avec qui partageons-nous nos repas, avec qui partons-nous en vacances? Par le choix de ne pas réserver au couple tous ces moments, de les partager de manière non systématique avec un réseau de relations, on s'ouvre à une diversité d'échanges qui ne vont pas de soi, qui ne découlent pas d'un sentiment de devoir ou d'une habitude, mais laissent plutôt libre cours à la création de liens dont la nature et les règles sont toujours à inventer et à réinventer.

Foucault n'exclut pas du tout le caractère subversif des sexualités LGBTQ*, mais il déplace, d'une certaine manière, la question de la non-hétérosexualité à l'extérieur de l'acte sexuel comme tel pour s'intéresser, plus largement, à ce que représentent des *modes de vie* qui ne sont pas structurés autour du couple traditionnel. Je suppose que ma lecture de cet entretien, et mon enthousiasme devant cette

nuance, est influencée par ma propre situation. Ayant cumulé presque sans interruption depuis l'adolescence des relations hétéros et exclusives, je n'ai jamais prétendu incarner à travers ma propre vie amoureuse une posture particulièrement subversive, et même si je suis une grande défenseuse de la marginalité, j'ai toujours été bien consciente de ce que mon parcours a de conformiste. Je me suis toutefois toujours fait une fierté de placer mes amitiés – et particulièrement mes amitiés avec d'autres femmes – au centre de mes préoccupations et de mes choix existentiels. À défaut d'avoir une vie sexuelle aussi marginale que celle qu'a pu mener Foucault, j'essaie depuis longtemps, peut-être bien naïvement, de faire des relations amicales et des projets que je partage avec d'autres féministes le centre de ma vie. Et les féministes autour de moi que j'admire, quel que soit leur statut relationnel, ont en commun ce sens des priorités, qui n'a a priori rien de radical, mais qui vient remettre implicitement en doute la hiérarchie relationnelle qui place le couple et la famille nucléaire au centre de tout.

L'hiver dernier, alors que j'essayais de me remettre d'une peine d'amour, je me suis mise à regarder en rafale sur Netflix toutes les saisons de *Grace and Frankie*. Pendant mes nuits d'insomnie, j'ai enchaîné les épisodes avec la culpabilité de dilapider mes heures de sommeil devant une émission un peu quétaine, mais avec la satisfaction de découvrir une représentation de l'amitié qui me donnait envie de croire au futur. Cette série met en scène deux femmes dans la soixantaine qui divorcent de leurs maris après avoir appris que ceux-ci entretenaient une liaison amoureuse secrète depuis des années. Alors que les deux hommes retrouvent vite, ensemble, une nouvelle dynamique conjugale rangée

et conventionnelle, Grace et Frankie deviennent colocataires et expérimentent des formes de liberté qu'elles avaient jusque-là cessé de se permettre. Tandis que leurs ex-époux s'organisent des soupers du samedi soir en tête-à-tête et consacrent tout leur temps libre à planifier une éventuelle cérémonie de mariage, elles passent des soirées à délirer en fumant des joints ou en prenant des hallucinogènes, démarrent une compagnie de lubrifiant naturel fait à la main et se créent des comptes sur des sites de rencontre juste pour le plaisir de consulter en vrac les profils masculins, sans réelle volonté de mettre fin à leur célibat. Il n'y a sans doute là rien de bien révolutionnaire, mais l'espèce de folie qui émane de cette colocation improbable entre «madames», si elle demeure inoffensive, me semblait bien illustrer l'univers de possibles qui se crée lorsque la structure conjugale est supprimée ou reléguée au second plan. Ce quotidien partagé entre amies ne correspond pas à un état civil ni à une pratique sociale instituée, et c'est de cette zone d'indécision que se dégage un potentiel de changement, que se crée un espace de remise en question. Le polyamour promet une plus grande liberté sur le plan de l'intimité, mais l'ébranlement des normes et des règles de vie qu'il sous-tend n'est pas que sexuel, et peut, en ce sens, être incarné par plus de gens que ce qu'on ne l'imaginerait, et de différentes manières. Cela tient peut-être moins, en fin de compte, aux personnes et au nombre de personnes avec qui on couche, qu'à la manière dont on attribue à certains liens plutôt qu'à d'autres une fonction structurante. Et ce changement de paradigme, j'aime penser qu'il est – à des degrés différents, évidemment – un peu à la portée des queers, des gais, des jeunes députées gauchistes *cool*, comme des éternelles hétéros et des vieilles femmes divorcées. (L)